318
H66

les Intrigants
Comédie

318 H66

LES INTRIGANTS, OU ASSAUT DE FOURBERIES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

Par M. DUMANIANT.

Repréſentée, pour la première fois, à Paris, ſur le Théâtre du Palais Royal, le 6 Août 1787.

Prix, 1 liv. 10 ſols.

A PARIS,
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, N°. 64.

1787.

ROYAL. BIBLIOTHEK. TEISNAGE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ANTOINE, ſous le nom du Comte de Sonnancour.	*M. Beaulieu.*
DUBOIS, ſous le nom du Chevalier des Roſeaux.	*M. Chevalier.*
HENRI. } Aſſociés d'Antoine	*M. Boucher.*
GERMAIN. } Aſſociés d'Antoine	*M. Hainaud.*
LA BRIE. } Aſſociés d'Antoine	*M. Fleuri.*
DORIVAL, ſous le nom du Marquis de Courbières.	*M. Saint-Clair.*
CHAMPAGNE, valet de Dorival.	*M. Michot.*
L'OLIVE, *jouant le père de Dorival.*	*M. Bordier.*
UN COMMISSAIRE.	*M. Maillé.*
HONESTA, *crue ſœur d'Antoine.*	*M.lle Prieur.*
EULALIE, *crue fille d'Antoine.*	*M.de Vermilli.*
Quatre Aſſociés d'Antoine, en gardes. } Perſonnages muets.	
Huit Soldats du guet. } Perſonnages muets.	

La Scène eſt à Paris dans un Hôtel appartenant à Antoine.

Note pour les Troupes de Province.

Le Rôle de Champagne appartient à la *Livrée* ; celui de l'Olive au *Poiſſon*. Henri eſt un ſecond Comique dans les Troupes où il y en a deux premiers. Antoi e ſt un *Financier*. Honeſta un *Caractère*. L'Amoureux & l'Amoureuſe doivent être joués par les *Jeunes Premiers* & *Jeunes Premières*. Quant aux autres Perſonnages, ils ſont abſolument de convenance. Cependant Dubois doit être joué par le troiſième Amoureux ou le troiſième Rôle. Cela dépend du phyſique.

Les Acteurs ſont placés au Théâtre comme ils le ſont en tête de chaque Scène. Le premier écrit a la droite, ainſi des autres.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

Aux Acteurs qui ont joué cette Comédie.

MES CHERS CAMARADES,

C'eſt à l'enſemble parfait avec lequel vous avez joué ma Pièce, c'eſt à la manière dont chacun en particulier a fait valoir ſon Rôle, que je ſuis, en grande partie, redevable de ce nouveau ſuccès. Vous avez des droits à cet Ouvrage : je venais de relire le Tableau de Paris, dont un Chapitre me fit naître la première idée de cette Comédie ; à peine en eus-je diſpoſé le plan, que je vous communiquai mon canevas & mes craintes ſur ce qu'un pareil ſujet pouvait avoir de ſcabreux. Vous ſûtes diſſiper mes frayeurs ; vous me mîtes, pour ainſi dire, la plume à la main. Si, tour-à-tour, me diſiez-vous, vous intéreſſez & vous faites rire, ſi vous tenez le ſpectateur en haleine, juſqu'au dernier moment, ſi votre dénouement eſt heureux & amené d'une façon naturelle, ſi ſur-tout

vous tirez un but moral de ce sujet, on vous pardonnera le choix que vous en aurez fait. La tâche que vous m'imposiez, était peut-être difficile à remplir. J'y ai mis le peu d'art dont je suis capable; &, graces à vos soins, graces à l'indulgence dont le Public ne cesse de m'honorer, j'ai lieu de croire que j'ai un peu approché du but auquel je voulais atteindre.

Votre amitié n'a point mis de borne au zèle que vous avez tous montré à embellir cet Ouvrage; & rien n'est égal aussi à ma reconnoissance, que le parfait attachement avec lequel j'aimerai toujours à me dire,

Votre obligé Camarade & Ami
DUMANIANT.

LES INTRIGANTS,

OU

ASSAUT DE FOURBERIES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Salon. Il y a du côté du Roi, une table couverte d'un tapis.

SCENE PREMIERE.

EULALIE, HONESTA.

HONESTA, *ſuivant Eulalie qui eſt entrée fort vîte.*

MADEMOISELLE, rendez-moi cette Lettre. Je veux la ravoir abſolument.

EULALIE.

La voilà, à préſent que je l'ai lue.

HONESTA.

Vous l'avez lue? C'eſt fort mal: une perſonne honnête comme vous!

EULALIE.

Quel mal ai-je fait de lire une lettre à mon adreſſe?

HONESTA.

Je l'ai écrite dans un moment où j'étais bien malade.

EULALIE.

Et c'eſt alors qu'on n'oſe plus mentir aux autres, ni à toi-même.

HONESTA.

Si j'étais morte de ma maladie; j'aurais chargé une amie de vous la remettre.

EULALIE.

Vous doutez de mon cœur, Honeſta, pourquoi me priver du plaiſir de vous témoigner ma reconnaiſſance?

HONESTA.

Ma chère nièce?

EULALIE, *avec un ſoupir.*

Vous n'êtes pas ma tante.

HONESTA.

Vous avez donc tout lu? Je m'en plaindrai à Monſieur Antoine, votre père.

EULALIE.

Monſieur Antoine n'eſt pas mon père.

HONESTA.

Qu'oſez-vous dire?

EULALIE.

Pourquoi me taire la vérité? Je vous promets un ſecret inviolable, ſi vous voulez vous ouvrir entièrement à moi. Non, ce Monſieur Antoine, qui m'appelle ſa fille, n'eſt pas mon père. Ma bouche lui a ſouvent donné ce nom; mais mon cœur n'était jamais d'accord avec elle. Cette lettre à mon adreſſe, écrite par vous, m'en a trop appris. Mille ſouvenirs confus ſont venus depuis ſe retracer à mon imagination. Je n'ai pas toujours habité Paris. Je me rappelle que j'y ai été conduite bien jeune. Je me rappelle encore, mais c'eſt comme un ſonge dont l'idée eſt à demi effacée, qu'une Dame bien jolie m'a ſouvent tenue dans ſes bras; je me vois encore, pour la première fois, auprès de Monſieur Antoine. Je pleurais: on me mit dans une voiture qui allait fort vîte: on me conduiſit je ne ſais où. Il s'eſt paſſé bien du tems depuis; mais ces premiers évènemens de ma vie me ſont toujours reſtés préſens. Cette belle Dame, que je revois toujours, eſt peut-être ma mère. Ah! comme je l'aimerais! Vous la connaiſſez ſans doute, ma bonne amie: ne me refuſez pas une confidence que vous n'avez pas achevée dans votre lettre. Vous n'êtes pas méchante comme ce Monſieur Antoine que je n'oſais haïr tant que je l'ai cru

mon père. Vous m'avez consolée, quand il m'affligeait. Achevez votre ouvrage ; sans doute j'appartiens à des parens honnêtes. Ah ! combien il me sera doux de n'avoir point à rougir de ceux à qui je peux devoir la vie !

HONESTA.

Promettez moi de ne rien témoigner à Monsieur Antoine, d'être toujours, en apparence, la même avec lui, & je vous jure de faire mes efforts pour vous retirer d'une maison où vous avez su conserver votre innocence au milieu des séductions de toute espèce que l'on a employées pous vous perdre.

EULALIE.

Je vous promets que vous ne vous repentirez point de votre confiance, que vous serez toujours mon amie, quelle que soit ma destinée : vous savez bien que je ne vous ai jamais trompée.

HONESTA.

L'intérêt que vous m'inspirez, ma chère Eulalie, l'emporte sur des sermens que l'on m'arracha par contrainte, & que je crois pouvoir violer sans scrupule. Non, ce Monsieur Antoine n'est pas votre père.

EULALIE.

Mais, à qui appartiens-je ?

HONESTA.

Je l'ignore. Je sais seulement que Lyon est

votre patrie, & que, selon les apparences, vos parens sont bien nés.

EULALIE.

Que m'importe leur naissance? Qu'ils soient honnêtes, c'est tout ce que je desire. S'ils sont pauvres, eh bien! je les consolerai, je travaillerai pour les nourrir, & ce sera un plaisir de plus pour mon cœur. Mais hélas! où les retrouver?

HONESTA.

Je vous aiderai dans vos recherches. J'ai conservé plusieurs des effets trouvés sur vous, qui aideront à vous faire reconnaître.

EULALIE.

Mais, par quelle aventure passé-je pour la fille de Monsieur Antoine?

HONESTA.

Il faut reprendre les choses de plus loin. Ce Monsieur Antoine m'aima autrefois; il m'épousa en secret. Tant que je fus jeune & jolie, je portai le nom de son épouse. Le tems effaça mes attraits, & je perdis tous mes droits sur son cœur. Il me déclara froidement un jour que nos liens étaient nuls; mais que si je voulais vivre auprès de lui, je passerais pour sa sœur. J'étais sans ressources, isolée dans le monde: je fus obligé de subir la loi qu'il m'imposait. Je me suis vue souvent forcée à le seconder dans ses coupables manœuvres, la crainte de causer sa perte, ou de devenir la victime de sa vengeance, me retenait. Son existence, vous le savez,

eſt de briller aux dépens d'autrui. Il a figuré dans toutes les Provinces de la France ſous différentes formes; par-tout joueur & par-tout fripon. A la fin trop connu, il a embraſſé un autre genre de vie. Son plan était conçu d'avance & medité de longue main. Il lui fallait une jeune perſonne d'une figure intéreſſante, qui crut être ſa fille. Il vous trouva à Lyon dans une promenade publique. Il vous prit entre ſes bras, & ſans s'inquiéter de ceux à qui vous apparteniez, il vous emmena à Paris où il vous a élevée, dans cet Hôtel dont il eſt parvenu à être le maître. Il a ſoigné votre éducation. Il vous a donné tous les talents agréables. Votre ame naturellement noble s'eſt ſans effort portée au bien. Votre eſprit s'eſt orné, & votre cœur a reſté pur malgré tout ce que l'on a fait pour le corrompre.

EULALIE.

Ah! ma bonne, que n'ai-je pas à ſouffrir tous les jours. Quoique jeune & ſans expérience, je démêle toute l'horreur des procédés de Monſieur Antoine. J'ai cent fois été ſur le point de m'échapper de cette maiſon; mais où fuir, où ſe réfugier quand on eſt ſans reſſources? Cette maiſon eſt une caverne; ceux qui l'habitent finiront par recevoir le juſte ſalaire de leurs baſſeſſes, & ſi j'y reſtais plus long-tems, on pourrait me ſoupçonner d'être leur complice.

HONESTA.

J'approuve votre réſolution, & je ſuis prête à partir avec vous; mais diſſimulons quelques jours encore. Redoublez d'égard pour Monſieur

Antoine ; vous éloignerez les ſoupçons. Nous aurons le tems de chercher des reſſources, & je vous aiderai à retrouver ceux à qui vous appartenez. Chut ! Voici Monſieur Antoine, ne laiſſez rien paraître.

SCENE II.

EULALIE, HONESTA, Monſieur ANTOINE.

ANTOINE.

GRANDE nouvelle, Honeſta; il nous arrive un jeune homme de famille, comme il nous les faut.

HONESTA.

C'eſt à dire une bonne dupe.

ANTOINE.

Un époux pour Mademoiſelle.

EULALIE.

Un époux !

ANTOINE.

N'allez-vous pas faire encore la renchérie ? Oui Mademoiſelle ; c'eſt un époux en tout bien & tout honneur. — Il vient ici faire un grand mariage — Achetter une Demoiſelle de condition, pour perpétuer noblement ſa race ; je ſuis le Comte de

Sonnancour & je l'unis à ma fille.

EULALIE.

Vous êtes le Comte de Sonnancourt?

ANTOINE.

Cela vous étonne. Je ſuis ce que je veux, moi ; Bourgeois, Marchand, Robin, Abbé, Militaire. Le coſtume fait tout.

EULALIE.

Oſez-vous bien ?

HONESTA, *bas à Eulalie.*

Chut! Taiſez-vous.

ANTOINE.

Je vous conſeille de vous plaindre. Je vous fais femme d'un Marquis ; vous voilà bien malalade ! Le futur enrichit ſon beau-père : c'eſt tout naturel.

EULALIE.

C'eſt abuſer de la bonne foi.

ANTOINE.

Laiſſez-là vos ſcrupules, mon enfant ; l'eſſentiel eſt de faire fortune. Il ne faut pas outrer la délicateſſe ſur le choix des moyens. A préſent on n'y regarde plus de ſi près dans le monde. On ne blâme que les Maladroits ; mais vous n'aurez donc jamais de principes, & il faudra tous les jours s'épuiſer en raiſonnemens pour vous faire abjurer vos erreurs.

EULALIE, *bas à Honeſta.*

Quels principes abominables.

ANTOINE.

Que vous dit-elle ?

HONESTA.

Qu'elle ſera dorénavant tout ce que vous voudrez.

ANTOINE.

C'eſt bien heureux, en vérité. A ça, voici la lettre que je reçois à l'inſtant de Dubois, mon Aſſocié de Lyon. » Vieux pécheur.

HONESTA.

Il te connaît.

ANTOINE.

C'eſt un gaillardiſe de Monſieur Dubois. « Je » viens de faire une tournée ſans gloire & ſans » profit. Il n'y a plus de l'eau à boire pour un grec » de profeſſion. Les Bourgeois des plus petites » villes ſavent tout & leurs femmes nous en reven- » draient. — Il a raiſon, de faux-frères nous ont » rahis ; le monde s'éclaire & le métier tombe tous » es jours. » J'ai fait à Lyon la connaiſſance d'un » jeune Marquis, riche comme un Créſus, plein » de candeur & d'innocence. Je n'ai pas commencé » l'attaque ; j'ai ſeulement préparé les voyes & je » te l'amène pour te procurer, comme à notre an- » cien & ſeul chef, la gloire de l'entrepriſe. C'eſt un » épouſeur pour la belle Eulalie; je lui ai vanté ſes » charmes : il en raffolle. — Il ne vous oublie » as Mademoiſelle. » Il te la payera au poids de l'or

» hem, hem. Sors l'habit de vélours noir, prends, si » tu le peux, un air noble. » — Si tu le peux! le fat.» » Prends» si tu le peux un air noble. Aye une maiſon » montée. Diſtribue les poſtes, & ſonge qu'en » arrivant, ton ami Dubois, qui ſe fait appeller » le Chevalier des Rozeaux, deſcendra chez ſon » oncle, le Comte de S nnancour. C'eſt toi qui » ſera ce Comte.» Vous voyez, Mademoiſelle, qu'on ne peut avoir des titres de nobleſſe plus autentiques. Je ſuis donc Comte; je vais me coſtumer. Dis-donc, ma ſœur, quelle perrûque mettrai-je? Car la perruque annonce l'homme & ſon caractère. Suis je un Comte deſcendant de ces anciens Paladins, toujours ſur la hanche, & ne parlant que des exploits de leurs ayeux?

HONESTA.

Quand à tes ayeux, tu feras grace de leur hiſtoire.

ANTOINE.

Je n'en ai connu aucun; mais c'eſt égal, j'ai de l'eſprit; je fais des romans comme un autre, & mon arbre généalogique n'eſt pas ce qui m'embarraſſe. — Allons, c'eſt décidé, me voilà Comte; mais Comte bon homme; vif par fois, aimant la table & le jeu; c'eſt un bon caractère à prendre.

HONESTA.

Il ne te coutera rien. La table & le jeu, te voilà dans ton centre.

ANTOINE.

Ah! Diable, je n'ai pas tout lû. Il y a là

in *Poſt-Scriptum*: » J'arriverai peut-être preſque » auſſitôt que ma lettre. Que la maiſon ſoit » préparée en conſéquence; tu as de l'eſprit, » diſpoſe, ordonne, je m'en rapporte à toi ». — Et e perds mon tems à bavarder? O Ciel! S'il irrivait à l'inſtant? Perſonne n'eſt prévenu. Avec auſſi peu de ſoins; je ne mérite pas l'honneur que l'on m'a fait de me choiſir pour commander à tant d'honnêtes gens. Holà! Hé! La Brie!

SCENE III.

EULALIE, HONESTA, ANTOINE, LA BRIE.

LA BRIE.

QUE me veux-tu?

ANTOINE.

Où ſont ces Meſſieurs?

LA BRIE

Ils déjeunent.

ANTOINE.

Dis-leur que je veux leur parler. En attendant recommande au Portier de fermer la grande porte de l'Hôtel, & de n'ouvrir à qui que ce ſoit ſans m'avoir prévenu.

SCENE IV.

EULALIE, HONESTA, ANTOINE.

ANTOINE.

MADEMOISELLE, ſongez que vous êtes la fille d'un Comte. Je n'ai rien à vous obſerver aujourd'hui ſur la contenance que vous devez avoir. Votre maintien grave, votre air de dignité vous ſerviront à merveille. Pour toi, tu es ſa tante. Parle-le moins que tu pourras; c'eſt un moyen ſur de cacher ta bêtiſe.

HONESTA.

Monſieur Antoine, je vous prouverai peut-être quelque jour que je ſuis moins ſotte que vous ne le croyez.

ANTOINE.

Je t'attends à la préuve. Plus d'Antoine ſurtout, je ſuis Monſieur le Comte; mais tout conſidéré tu ſeras la gouvernante de Mademoiſelle. Elle n'a pas de femme de chambre, tu lui en ſerviras; cela t'épargnera les frais d'une toilette.

HONESTA.

Je ſerai toujours ſon amie.

EULALIE.

Ah! toujours! j'en ai beſoin.

ANTOINE.

ANTOINE.

A la bonne heure, amies en particulier; mais public que chacune garde le decorum & ſe uvienne de ſon perſonnage. Comme ces Meſ-:urs ſe font attendre!

SCENE V.

ULALIE ET HONESTA *pendant cette Scène ſont à cauſer enſemble au fond du Théâtre.* HENRI, ANTOINE, GERMAIN, LA BRIE.

ANTOINE.

EH! arrivez donc, Meſſieurs; vous êtes d'une onchalance.....

HENRY.

Nonchalance! Non parbleu. depuis un quart-'heure nous avons fait ſauter une demie-douzai-e de bouchons de Champagne; il me ſemble ue l'on ne peut aller plus vite.

ANTOINE.

Vous êtes tout cœur à table, je le ſais.

HENRY.

A table comme ailleurs. Nous as-tu vu faiblir lans l'occaſion?

ANTOINE.

C'eſt aujourd hui, dans ce moment même qu'il faut donner des preuves de cette activité.

GERMAIN.

Au fait, ſans verbiage.

ANTOINE.

Germain a raiſon. Je vous ai fait part d'une lettre que Dubois m'a écrite.

GERMAIN.

Nous la ſavons par cœur.

ANTOINE.

Je ſuis juſqu'à nouvel ordre le Comte de Sornancour, & vous êtes mes gens.

HENRY.

Monſieur Antoine, dans toutes nos expéditions vous vous diſtribuez toujours le premier rôle.

GERMAIN.

Il a raiſon.

LA BRIE.

Il a raiſon.

ANTOINE.

Monſieur Henri, je vous l'ai déja dit, l'amour-propre vous perdra. Que diable, deſcendez dans vous-même & jugez-vous. Avez-vous la taille d'un premier rôle. Souvenez-vous toujours de cette maxime; tel brille au ſecond rang qui s'éclipſe au premier.

GERMAIN.

Bien dit.

HENRY.

Garde donc le premier rôle; mais, si l'égalité diſparaît en Public, qu'elle renaiſſe en particulier & ſur-tout dans les partages.

ANTOINE.

Avez-vous à vous plaindre?

HENRY.

Tu n'es pas des plus fidèles, & l'autre jour que tu regalais cet Anglais qui paya la dépenſe, tu fis diſparaître dix guinées qu'on ne revit plus.

ANTOINE.

Eh! non.... Je les avais avalées.

HENRY.

J'en ſuis ſûr, coquin!

GERMAIN.

En tout cas, le tour eſt gentil.

HENRY.

Ce n'eſt pas tout, je ſervais à table; j'avais eu la complaiſance de commander un ſouper délicat, que tu dévoras en entier, & je fus obligé d'aller dormir à vide.

ANTOINE.

Tu le méritais.

HENRY.

Pourquoi cela?

ANTOINE.

Apprends, animal, apprends ton métier, lorſque je te fais maître d'Hôtel; prends en l'eſprit & ſache que la table de ces Meſſieurs eſt toujours ſervie avant celle des maîtres.

GERMAIN.

On ne m'y prendrait pas moi.

HENRY.

Allons, je mérite mon ſort.

GERMAIN.

A quoi me deſtines-tu?

ANTOINE.

Je n'en ſais rien encore. Reſte derrière la toile. S'il nous faut un Colporteur, un Bijoutier, un Commiſſaire, ou tel autre perſonnage épiſodique, tu t'en chargéras. Henry prendra la livrée. Il aura ſous ſes ordres tous nos frippons ſubalternes, tous nos piliers d'Académie. Qu'on aille ſe préparer, je vais me mettre à ma toilette. (*On entend heurter*); on heurte bien fort: vois par la croiſée qui ce peut être. — Hé bien?

HENRI.

C'eſt Dubois en habit galonné, en chapeau à plumet, avec un jeune homme qui a ma foi bonne tournure.

ANTOINE, *très-vîte.*

Que le diable vous emporte tous avec vos commentaires, votre amour-propre, vos réflexions, vos défiances déplacées! Comment faire? Cachez-

vous tous, je vais me costumer. Faites-en de même. Germain, dit au Portier d'ouvrir & de les faire monter ici. (*Germain sort*) Madame Honesta, faites les honneurs; & vous, Mademoiselle, si comme tant d'autres vous voulez vous marier, faites bonne mine à Monsieur le Marquis.

HENRI, *accourant du fond.*

Ils montent, les voilà.

ANTOINE.

Sauvons-nous, sauvons-nous.

(*Ils sortent par la coulisse du fond du côté du Roi*).

SCENE VI.

HONESTA, EULALIE.

EULALIE.

NON; je ne puis me prêter à tant de bassesse & d'infamie.

HONESTA.

Si vous voulez que nous réussissions dans nos projets, dissimulez encore aujourd'hui.

EULALIE.

Qu'exigez-vous de moi?

SCENE VII.

DUBOIS, HONESTA, EULALIE, DORIVAL.

DUBOIS.

MADAME Honeſta, où eſt Monſieur le Comte?

HONESTA.

Il n'a pas encore paru.

DUBOIS.

Il a tant d'affaires! Bon jour, ma charmante couſine, permettez que je vous préſente Monſieur le Marquis, mon ami intime.

DORIVAL.

Madame..... (*à part*) il ne m'a pas trompé Qu'elle eſt belle!

EULALIE, *à part*, *à Honeſta.*

Il a l'air honnête.

DUBOIS.

Hé bien, Marquis, vous en ai-je impoſé? N'eſt-elle pas charmante la petite couſine? (*à part*) où diable eſt ce chien d'Antoine. — Vous avez l'air embarraſſé. C'eſt d'un bon augure. Ses charmes font ſur vous l'impreſſion que je déſirais qu'ils fiſſent. Ma couſine, c'eſt un mari que je vous amène. Vous êtes fille unique, héritière. Il a les mêmes qualités; vous ferez un couple charmant. Vous

me devrez l'un & l'autre le bonheur. — Qu'en penſez-vous, petite couſine? (*à part*) Je ne ſais comment ſoutenir la converſation. — Mais repondez donc, Mademoiſelle?

HONESTA.

Mais Monſieur le Chevalier, que voulez-vous qu'une fille réponde à de pareilles queſtions? Ce qu'elle ſe doit, c'eſt de garder le ſilence.

DUBOIS.

Tenez, ma préſence vous gêne, je brûle d'embraſſer mon oncle: je vous laiſſe: (*bas à Honeſta*) veille ſur eux; (*à Dorival*) je vous rejoins dans le moment: (*bas à Honeſta*) empêche la petite de bavarder; (*à Dorival*) faites votre cour, je ne crois pas vous déſobliger, en vous laiſſant avec votre belle future, & je vais prévenir mon oncle de votre arrivée.

SCENE VIII.

HONESTA, EULALIE, DORIVAL.

DORIVAL.

PARDONNEZ, Madame, à mon embarras; il eſt l'effet d'une impreſſion dont je n'ai pu me defendre. Le bonheur dont on me flatte eſt trop grand, pour que je veuille y croire, & il ceſſerait d'en être un pour moi, ſi je penſais qu'il pût jamais vous affliger.

EULALIE.

Monsieur, le bonheur n'est pas toujours où l'on croit l'entrevoir. On se fait souvent des illusions agréables ; mais si vous me connaissiez davantage, vous montreriez peut-être moins d'empressement à m'obtenir.

DORIVAL.

Avec des traits comme les vôtres, on ne peut qu'avoir un bon cœur ; & si les yeux sont le miroir de l'ame, la vôtre doit être bien belle.

EULALIE.

Vous êtes obligeant, Monsieur ; mais dans les circonstances présentes, la prudence exige que vous ne vous hâtiez point de précipiter votre jugement ni vos démarches.

HONESTA, *à part.*

Rompons cette conversation. — Monsieur, vous êtes de Lyon, n'est-il pas vrai ?

DORIVAL.

Oui, Madame.

HONESTA.

C'est une bien belle Ville.

EULALIE, *avec intérêt.*

Que je désire bien voir.

HONESTA.

Monsieur vous y conduira si vous êtes jamais sa femme.

DORIVAL.

Le bonheur de ma vie ſerait d'y paſſer mes jours avec une perſonne auſſi intéreſſante.

EULALIE, *bas à Honeſta.*

Je n'aiderai jamais à le tromper.

SCENE IX.

HONESTA, EULALIE, DORIVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MA foi, Monſieur le Marquis, je croyais vous avoir perdu pour toujours. Je m'arrête au coin d'une rue. Vous avancez; je ne vous vois plus; heureuſement que je me ſuis ſouvenu dans quel quartier eſt cet Hôtel; mais la drôle de Ville que ce Paris. J'avais beau dire aux voiſins, connaiſſez-vous Monſieur le Comte de Sonnancour? Inconnu. Un animal de Savoyard me ſoutenait que le Maître de cet Hôtel ſe nommait Antoine; & ſans un Domeſtique, à la livrée de Monſieur le Comte, qui s'eſt hâté de me recueillir, je ne ſais quand j'aurais pu vous rejoindre.

(*Champagne, qui a regardé Eulalie, fait un clin-d'œil à Dorival, comme pour dire c'eſt elle*).

EULALIE, *bas à Honeſta.*

Je ne puis le laiſſer dans l'erreur.

HONESTA, *à Eulalie.*

Il n'eſt pas tems de le déſabuſer. Suivez-moi. Retirons nous.

DORIVAL.

Pardonne, mon ami, le plaiſir de me voir à Paris m'a fait tout oublier.

CHAMPAGNE.

Il n'y a pas de mal, & je vois que vous aviez raiſon de vous hâter. Monſieur le Chevalier n'eſt pas un Peintre flatteur ; il pouvait hardiment en dire davantage.

HONESTA.

Pardonnez, Monſieur, ſi nous vous quittons. Mademoiſelle a quelques ordres à donner.

DORIVAL.

Je ſerais au déſeſpoir de l'importuner, je me retire.

HONESTA.

Non, reſtez; Monſieur le Comte ſera enchanté de vous trouver ici à ſon réveil. (*Eulalie & Dorival ſe ſaluent. Champagne regarde dédaigneuſement Madame Honeſta. Les deux femmes ſe retirent par un côté oppoſé à celui par lequel ſont ſortis Antoine & Henry*).

SCENE X.

DORIVAL, CHAMPAGNE.

DORIVAL.

Hé bien, Champagne!

CHAMPAGNE.

Hé bien, Monſieur!

DORIVAL.

Tout ne va t-il pas au gré de mes ſouhaits?

CHAMPAGNE.

Il manque cependant quelque choſe dans cet Hôtel?

DORIVAL.

Quoi donc?

CHAMPAGNE.

Une Soubrette auſſi jolie que la Maîtreſſe.

DORIVAL.

La jeune perſonne te plaît donc?

CHAMPAGNE.

Je ſerais bien dégoûté, ſi elle n'était pas de mon goût. Ah! que n'a-t-elle une Marton qui lui reſſemble! Le beau quatuor que cela ferait! Et vous, Monſieur, comment la trouvez-vous?

DORIVAL.

Charmante ! j'étais disposé à l'aimer, sur le récit que son cousin m'en avait fait; & pour peu que je la revoye, je sens que je l'adorerai.

CHAMPAGNE.

A çà, si vous épousez, il faudra lui donner une autre Suivante que celle qui était là avec elle. Je n'aime point les vieilles figures, en femmes sur-tout.

DORIVAL.

Tu as raison. Je te chargerai du soin de la choisir toi-même.

CHAMPAGNE.

Voilà parler. Je m'attache à vous pour la vie.

DORIVAL.

Le croirais-tu, Champagne, j'ai des scrupules.

CHAMPAGNE.

Il est bien tems.

DORIVAL.

Oui, je me veux du mal de tromper une aussi aimable personne.

CHAMPAGNE.

Que vous êtes bon ! Vous êtes Marquis de ma façon, à la vérité; mais qu'importe. La moitié de ceux qui portent ce nom-là à Paris, n'ont souvent pas de meilleurs titres que vous.

DORIVAL.

Je crains qu'on ne vienne à découvrir....

CHAMPAGNE.

De peur d'événemens, il faut bruſquer le mariage. Le beau-père eſt immenſément riche ; voilà l'eſſentiel. Diable ! la fortune ſe préſente : ſaiſiſſons-là. La Demoiſelle eſt fugitive ; & qui différe de goûter ſes faveurs, n'en retrouve plus ſouvent l'occaſion.

DORIVAL.

Je n'ai pas l'effronterie néceſſaire au perſonnage que tu veux que je faſſe.

CHAMPAGNE.

Cet air de bonne foi vous ſert mieux que vous ne penſez. J'ai eu l'adreſſe de vous faire prendre un nom connu. Le Chevalier croit que vous êtes le vrai Marquis de Courbières. Je l'entendis un jour s'informer ſans faire ſemblant de rien, de la maiſon dont je vous fais deſcendre ; à chaque réponſe ſon viſage s'épanouiſſait, le jeune Marquis, diſait-il, aura cent-mille livres de rente ? Oui, répondait l'hôte. — Il vient de recueillir la ſucceſſion de ſa mère ? — Deux-cent mille livres en argent comptant. — Deux-cent mille livres en argent comptant, repond-il enchanté ! Son enthouſiaſme l'empêche de s'informer ſi vous êtes réellement le Marquis. Il monte à votre appartement ; vous embraſſe avec une cordialité, une tendreſſe que l'argent peut ſeul donner ; & je vis qu'une des plus grandes faveurs de la fortune eſt celle de nous rendre aimables à tous les yeux.

DORIVAL.

Il eſt vrai qu'il m'accable d'amitiés, & j'en

ſens plus vivement mes torts. J'ai fait des étourderies ſans nombre; j'ai perdu mon père trop tôt. J'ai dépenſé follement une partie de ma légitime; mais après avoir été dupe, dois-jenir par en faire?

CHAMPAGNE.

Avec cet excès de probité vous mourrez de faim.

DORIVAL.

Mais, ſi je ſuis découvert, je mourrai de honte. Tu m'as perdu par tes mauvais conſeils.

CHAMPAGNE.

A ça, changeons de note, ou partons tout de ſuite.

DORIVAL.

Je ne le puis à préſent.

CHAMPAGNE.

Ne dirait-t-on pas que c'eſt moi qui vous a perverti?

DORIVAL.

Mon cœur allait au-devant de la ſéduction.

CHAMPAGNE.

Quand je vous ai connu, le plus fort en était fait; mais je ſuis trop bon d'endurer vos reproches. Je devrais vous abandonner à votre malheureux ſort. Eſt-ce pour moi que j'agis? Eſt-ce moi qui épouſerait cette charmante Comteſſe que vous venez de voir? Quel intérêt ai je à tout cela? Le vôtre ſeul m'anime. Vous êtes un joli homme. Je ne veux pas que vous végetiez à la fleur de vos

ans. Je vous fais Marquis ; je vous allie à une grande maiſon aſſez riche pour vous ſoutenir. C'eſt à vous à réparer dans la ſuite une ſupercherie néceſſaire, en choyant le beau-père, & aimant bien votre femme, & ſur-tout en enrichiſſant le fidèle Champagne, qui aura ſu couvrir les ſottiſes de votre jeuneſſe & vous rendre heureux en dépit de vous-même.

DORIVAL.

La vue de cette charmante perſonne eſt plus éloquente que tes diſcours. Je m'abandonne à toi ; fais ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

Quel excès de bonté ! Monſieur veut bien permettre que je lui faſſe épouſer tout à la fois femme jolie & dot copieuſe. Ah ! ſi Dame nature, au lieu de me tailler matériellement, m'avait fait préſent d'une tournure comme la vôtre ; je ne me réduirais pas au triſte rôle de confident & de conſeiller. J'ai voulu un fois en ma vie me mêler de faire le Marquis ; le coſtume noble m'allait, on ne peut pas plus mal. Auſſi j'y échouai tout net, & ce perſonnage étranger à mes manières ne me valut que des diſgraces.

DORIVAL.

Tu ne m'as jamais raconté cette partie de ton hiſtoire ?

CHAMPAGNE.

Je n'aime pas à me rappeller ce qui humilie mon amour-propre. J'aurais peut-être réuſſi ſi

j'avais eu un ſerviteur comme vous en avez un; mais le coquin... Laiſſons cela. Songeons à vous. A ça, parlons clair; combien vous reſte-t-il d'argent ?

DORIVAL.

Encore deux-cent louis.

CHAMPAGNE.

C'eſt aſſez pour jetter de la poudre aux yeux. Ou ſont-ils ?

DORIVAL, *lui remettant une bourſe & un rouleau.*

Les voilà.

CHAMPAGNE.

Je vais couvertir tout cela en argent blanc. Cela fait plus d'étalage. Je les compterai & recompterai ſi ſouvent, que l'on entendra le ſon de nos eſpèces de tous les coins de cet Hôtel : quelques mots jettés comme au hazard, quelques écus ſemés avec diſcernement parmi la livrée, vont vous faire paſſer avant la fin du jour pour le gentilhomme de France le plus riche & le plus généreux. J'entends monter quelqu'un. Chut ! Pas un ſeul mot de nos projets. Laiſſez-moi faire, & le diable ſera bien malin s'il m'empêche de conduire la barque à bon port.

SCENE

SCENE XI.

HENRI, DORIVAL, CHAMPAGNE.

HENRY, *en livrée.*

MONSIEUR le Comte vous demande pardon de vous avoir fait attendre.

CHAMPAGNE, *à part.*

Que vois-je ?

DORIVAL.

Monsieur le Comte a bien de la bonté.

HENRY.

Il donnait audience à de malheureux fermiers qui lui payaient les baux de ses terres, & à qui il faisait généreusement quelques remises.

CHAMPAGNE, *à part.*

C'est lui.

HENRY.

Permettez que je vous conduise à son appartement.

DORIVAL.

Je vous suis.

HENRY, *revenant sur ses pas, à Champagne.*

L'ami, descendez à l'office, on vous y traitera. Allez au-bas de l'escalier à main droite.

SCENE XII.

CHAMPAGNE, *seul, après un tems.*

LES bras me tombent! Est-ce bien Henry que je viens de voir? Ce maraud qui fut jadis mon valet dans mes jours de prospérité, & qui, un beau soir que je dormais si tranquillement, m'emporta ma valise & me laissa nud comme la main. C'est lui, c'est lui, je me le rappelle trait pour trait; il n'a pas eu l'air de me reconnaître; j'étais jeune & frais alors. Ah! j'ai bien changé depuis ce tems-là. Il ne peut se douter que son ancien maître porte à présent la livrée; cette apparition subite m'étonne à un point... Il faudra que le coquin me restitue, ou je le fais pendre. Pendre! Ah! Monsieur Champagne, il faut avoir de l'humanité pour ses semblables. Ce n'est après tout qu'une gentillesse plutôt digne de vos éloges que de votre colère. Que fait-il ici? Je ne sais, cela me donne des soupçons. Pendant que nous cherchons à faire des dupes, ne chercherait-on pas à nous duper nous-même? Cela serait délicieux! J'ai entendu à Lyon de certains propos sur le compte du Chevalier, qui me reviennent à présent. Ce Comte de Sonnancour ne serait-il pas un Comte de contrebande? Personne ne le connaît dans le quartier. Cet Hôtel appartient à Monsieur Antoine, m'a dit un Savoyard. Monsieur Antoine; j'ai ce nom-là sur

mes tablettes. J'ai connu de réputation un Antoine qui était le plus grand fripon. .... Je devais lui être présenté. Examinons, furetons; tâchons d'avoir quelques éclairciſſements; mais moi-même ne ſerais-je pas épié? (*Il tourne lentement la tête en regardant autour de lui.*) Non, aucun cabinet vitré, aucune porte ſuſpecte; je ſuis bien ſeul. Perſonne ſous cette table? Ruſe groſſière! Ils ne l'employeraient pas. Voyons pourtant. (*Il ſe baiſſe & lève un tapis qui couvre la table.*) On parle dans la Pièce au deſſous. (*Il prête l'oreille & tournant autour de la table, il s'arrête du coté de la couliſſe.*) Si je pouvais diſtinguer. .... Ecoutons. (*Comme il eſt dans cette poſition, Antoine & Dubois entrent en Scène.*)

SCENE XIII.

DUBOIS, ANTOINE, CHAMPAGNE, *derrière la table.*

ANTOINE.

FERME la porte ſur toi.

CHAMPAGNE, *baiſſé.*

Quel heureux hazard! Ne ſoufflons pas.

ANTOINE.

Pendant que notre jeune homme eſt à prendre le chocolat avec Eulalie, & que Henry les ſur-

veille ; il eſt néceſſaire, mon cher Dubois, de nous recorder un peu.

CHAMPAGNE, *bas.*

Le Chevalier eſt un Dubois.

DUBOIS.

Je vous l'ai amené ; c'eſt à vous autres à l'expédier le plus promptement poſſible.

ANTOINE.

Sois tranquille ; il eſt en bonnes mains.

DUBOIS.

Moi, je ne puis que conſeiller à la ſourdine, je ſuis ſon ami.

ANTOINE.

C'eſt entendu.

DUBOIS.

Il n'y a pas de tems à perdre.

ANTOINE.

Non, ſans doute.

DUBOIS.

Dans les vingt-quatre heures.

ANTOINE.

Avant qu'il ait mis le pied dehors ; & tu es sûr qu'il a deux-cent mille livres ?

DUBOIS.

Comme ſi je les avais palpés.

ANTOINE.

Quel beau coup de filet!

CHAMPAGNE, *bas.*

Oh! ſuperbe!

ANTOINE.

Il aime le jeu.

DUBOIS.

Autant que toi.

ANTOINE.

C'eſt beaucoup dire ; il n'a aucun ſoupçon ſur ton compte.

DUBOIS.

Il me croit la loyauté même.

ANTOINE.

Il faut le faire jouer.

DUBOIS.

C'eſt la manière la plus honnête de dévaliſer un homme.

CHAMPAGNE, *bas.*

Sans doute.

ANTOINE, *faiſant le geſte de quelqu'un qui mêle des cartes.*

Et il ne ſait rien?

DUBOIS.

Rien de rien.

ANTOINE.

Pour l'amorcer, nous lui laiſſerons d'abord gagner quelques centaines de Louis.

CHAMPAGNE, *bas.*

Ah ! ah !

DUBOIS.

Comme cela ſe pratique ; lui gagnerons-nous tout après ?

ANTOINE.

C'eſt mon avis.

DUBOIS.

Sans lui rien laiſſer pour s'en retourner.

ANTOINE.

Nous lui payerons une place à la diligence.

CHAMPAGNE.

Qu'ils ſont bons !

DUBOIS.

J'aurais des projets plus vaſtes.

ANTOINE.

Donne l'eſſor à ton génie.

DUBOIS.

Son père a cent-mille livres de rente.

ANTOINE.

On pourrait le faire anticiper ſur la ſucceſſion.

DUBOIS.

Bien vû. & puis l'empêtrer de la belle Eulalie.

ANTOINE.

Qui ne nous eſt bonne à rien.

DUBOIS.

Cette petite ſotte finirait par nous perdre.

ANTOINE.

Ça s'eſt fait des principes romaneſques.

DUBOIS.

Ce n'eſt pas ce qu'il nous faut.

ANTOINE.

Après tout, ce jeune homme nous aura obligation ; nous lui donnons une femme bien élevée.

CHAMPAGNE, *bas.*

Et dans une bonne école.

ANTOINE.

Et qui peut être eſt de qualité.

CHAMPAGNE, *bas.*

Que ſait-on ?

DUBOIS.

Il eſt aiſé de voir qu'elle n'eſt pas ta fille ; ça n'a ni nerf, ni imagination.

ANTOINE.

Elle le ſuivra à Lyon. Son air natal lui ſera favorable.

DUBOIS.

Je crains toujours que cette chienne d'Henneſta ne lui apprenne que tu l'as enlevée à Ly à l'âge de quatre ans.

ANTOINE.

Je me déferai de cette femme.

DUBOIS.

Tu feras bien. Je ſuis d'avis, pour la ſûreté de nos projets, que dès demain nous conduiſions notre jeune homme à la nouvelle maiſon de campagne que tu viens de louer.

ANTOINE.

J'y avais ſongé ! Prends garde qu'il ne ſorte ſeul aujourd'hui.

DUBOIS.

Je le guetterai à la loge du Portier.

ANTOINE.

J'ai dit à Henry de s'emparer du valet & de l'enyvrer.

CHAMPAGNE, *bas.*

Il a trouvé l'endroit ſenſible.

DUBOIS.

Il porte une phyſionomie de fripon.

CHAMPAGNE, *bas.*

Il s'y connaît, ce gaillard-là.

ANTOINE.

Tant mieux ; nous le mettrons dans nos intérets.

DUBOIS.

Je le crois attaché à ſon maître.

ANTOINE.

Q'importe ; crois, mon ami, qu'il n'eſt preſque pas de domeſtique qui ne ſoit charmé de s'enrichir des dépouilles de ſon maître.

DUBOIS.

Après tout ; s'il était récalcitrant, on en viendrait avec lui aux grands moyens.

ANTOINE.

Oh ! oui : la rivière coule pour tout le monde.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

CHAMPAGNE, *seul.*

LA Rivière coule pour tout le monde !... Nous nous sommes joliment adressés pour faire fortune. Décampons ; ces fripons-là s'empareraient de peu qui nous reste... Décamper ? Non, je conçois un projet plus digne de moi. Je veux rendre ces fourbes dupes de leurs propres ruses, m'enrichir de leurs dépouilles, & les faire tomber dans le piége qu'ils tendent sous nos pas. Courage, Champagne, Courage mon ami ! L'entreprise est difficile : n'importe ; la gloire qui peut t'en revenir, doit enflammer ton imagination. Ayes les yeux par-tout ; pares les coups que l'on veut te porter, portes en qu'on ne puisse prévoir, & forces les fripons à t'admirer eux-mêmes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

CHAMPAGNE, *seul.*

MON maître vient de me quitter avant que j'aie eu le tems de le mettre au fait. Je ne puis le rejoindre pour lui parler en particulier. Je crois, tout vû & tout conſidéré, que je ferais mal de l'inſtruire; il a un fond de bonne-foi incompatible avec l'eſprit d'intrigue qui m'eſt néceſſaire. Son air de reſpect pour Antoine eſt naturel, tant qu'il le croit réellement un Comte. S'il ſavoit qui il eſt, il aurait un ton compoſé, des prévénances jouées & non ſenties. Son audace l'abandonnerait & tout ſerait perdu. Achévons de nous emparer de la confiance de tous ces drôles; établiſſons-nous dans leur eſprit, écartons les ſoupçons, & qu'ils faſſent la moitié du chemin pour ſe précipiter dans l'abîme où je prétends les entraîner. L'Olive que ſon maître a envoyé fort à propos à Paris, va venir me ſeconder. Le rôle de père que je veux qu'il faſſe lui convient à ravir. Il devroit être ici cependant; pourvû que le faquin n'aille pas boire au cabaret l'argent que je lui ai confié pour louer un habit convenable à ſon

perſonnage? Oh! non; c'eſt un garçon honnête, retiré du commerce; important, honoré de la confiance de ſon maître; ce n'eſt que par amitié & pour paſſer un inſtant qu'il ſe prête à mon eſpiéglerie. Ce diable de Henry ſeul m'inquiète; il me regardait en dînant. Achevons de le dérouter, & notre affaire eſt ſûre.

SCÈNE II.

CHAMPAGNE, HENRY.

HENRY, *à part.*

IL lui reſſemble comme deux goûtes d'eau; c'eſt peut-être lui. Il ne ſerait pas le premier maître qui aurait endoſſé la caſaque après avoir tout mangé.

CHAMPAGNE, *ſur le devant de la Scène.*

Faiſons ſemblant de rêver.

HENRY, *à part.*

Si c'eſt lui & qu'il me reconnaiſſe, il faudra reſtituer. Oh! non, plutôt mourir.

CHAMPAGNE, *à part.*

Il me conſidère diablement.

HENRY, *un peu avancé.*

Il n'a pas l'air de ſe rappeller ma figure; mais ſachons ſi c'eſt lui. (*Frappant ſur l'épaule de Cham-*

pagne.) Camarade, pourquoi vous échapper comme cela avant le maraſquin & le café ?

CHAMPAGNE, *d'un air niais.*

Ma foi, Monſieur, c'eſt que je ne ſavais pas que ce fut l'uſage d'en donner aux domeſtiques.

HENRY.

Vous êtes ici en bonne maiſon.

CHAMPAGNE.

Je le vois bien.

HENRY.

Vous avez bu avec une modération....

CHAMPAGNE.

Je n'aime pas le vin.

HENRY, *les premiers mots à part.*

Ce n'eſt donc pas lui. — J'ai quelque idée de vous avoir vû quelque part ?

CHAMPAGNE.

Monſieur, je n'y ai jamais été.

HENRY.

Bonne reponſe. — Vous ne vous ſouvenez pas de m'y avoir jamais vû.

CHAMPAGNE.

Vous Monſieur ? C'eſt je crois la premiere fois de ma vie que j'ai cet honneur.

HENRY, *à part.*

Le même ſon de voix ; c'eſt lui, il y a quelque choſe d'extraordinaire.

CHAMPAGNE, *à part.*

Il me reconnaît; tenons ferme.

HENRY.

Ecoutez. On croit souvent avoir des raisons pour se déguiler.

CHAMPAGNE.

Qu'est ce que vous voulez dire?

HENRY.

Ne craignez rien. Ouvrez-vous à moi en toute confiance.

CHAMPAGNE.

Monsieur, je suis un honnête garçon, je puis aller par-tout tête levée.

HENRY, *à part.*

Il fait le niais, il se déguise.

CHAMPAGNE, *à part.*

Je le déforiente.

HENRY, *les premiers mots à part.*

A la dernière épreuve. — Pardon, si je vous pale ainsi. C'est qu'autrefois j'eus un ami pour qui j'avais des soins, des attentions... comme on en aurait pour un maître.

CHAMPAGNE.

Il n'y a pas de mal à cela.

HENRY.

Un soir qu'il dormait profondément, j'eus une

affaire d'honneur avec un insolent, & je le jettai mort sur le carreau.

CHAMPAGNE.

Ce fut malheureux pour lui.

HENRY.

Et pour moi aussi ; obligé de partir subitement, je n'eus pas le tems de dire adieu à mon ami, & dans le trouble où j'étais, j'emportai sans y songer sa valise avec la mienne.

CHAMPAGNE, *de son ton de voix naturel.*

Ah! ah!

HENRY, *à part.*

Il me reconnaît.

CHAMPAGNE, *refaisant le niais.*

C'est bien malheureux d'être distrait comme cela.

HENRY.

Je n'ai pas revu cet ami depuis ce moment fatal, & je brûle de lui faire une restitution entière.

CHAMPAGNE, *les premiers mots à part.*

Le piége est adroit. — Vrai, vous voulez restituer?

HENRY.

C'est mon dessein.

CHAMPAGNE.

C'est bien honnête de votre part. (*A part.*) Le coquin n'y songe pas.

HENRY, *à part.*

Je le tiens. — Oui, je vais tout vous rendre.

CHAMPAGNE, *faisant l'étonné.*

A moi ?

HENRY.

Oui, à vous-même.

CHAMPAGNE.

Vous plaisantez ?

HENRY.

Allons, convenez que c'était vous.

CHAMPAGNE.

Monsieur, cela n'est pas bien de se mocquer ainsi du monde.

HENRY, *les premiers mots à part.*

Il le fait exprès. — Je parle sérieusement.

CHAMPAGNE.

Eh bien ! puisque vous le voulez ; c'est moi qui était votre ami. Rendez-moi la valise.

HENRY, *à part.*

Je ne rends rien. — Hé bien ! qu'y avait-il dans la valise ?

CHAMPAGNE.

Oh ! vous le savez bien.

HENRY.

Encore.

CHAMPAGNE.

Monsieur, il y avait tout plein de choses.

HENRY.

Oui da. — (*A part.*) Il a de mauvais deſſeins, c'eſt clair. (*Haut.*) On déſigne au moins.

CHAMPAGNE.

Ne croyez-vous pas que je vais me ſouvenir de tout cela?

HENRY.

Mais comment me nomme-je?

CHAMPAGNE.

Tiens, ne veut-il pas que je lui apprenne ſon nom?

HENRY, *les premiers mots à part.*

Faiſons ſemblant de prendre le change. -- Tu es un fripon.

CHAMPAGNE.

Un fripon! Moi! votre ami?

HENRY.

Je t'ai fait un hiſtoire en l'air pour t'éprouver, & je vois que ta phyſonomie n'eſt pas menteuſe en annonçant que tu ne vaux rien.

CHAMPAGNE.

Et moi, je vois que j'ai deviné juſte en vous prenant pour un fou.

HENRY.

Tu t'y connais.

CHAMPAGNE.

Autant que vous.

HENRI,

HENRY, *à part.*

Il joue au fin.

CHAMPAGNE, *à part.*

Il eſt dedans.

HENRY, *à part.*

Il en ſera la dupe. — Au revoir, Bélitre.

CHAMPAGNE.

Bien obligé, Monſieur.

SCENE III.

CHAMPAGNE, *ſeul.*

J'AI fait ſuccomber à la tentation & me découvrir. Vas fripon, tu me payeras l'eſcamotage de la valiſe avec les intérêts. J'ai déja touché un petit à compte, & tu apprendras à me connoître; mais qui entre? Eh! me trompé-je? Non, ma foi; c'eſt l'Olive.

SCENE IV.

L'OLIVE, CHAMPAGNE.

L'OLIVE, *en habit de père.*

COMMENT diable! Perſonne à l'anti-chambre. Eh! l'ami.

CHAMPAGNE.

Comme tu fais ton embarras.

L'OLIVE.

Comment me trouves-tu?

CHAMPAGNE.

Délicieux! Tu as, d'honneur, une tête paternelle.... provinciale cependant; mais c'eſt ce qu'il nous faut?

L'OLIVE.

Veux-tu des airs de Cour, tu n'as qu'à dire.

CHAMPAGNE.

Tu es bien comme cela. Comment es-tu entré?

L'OLIVE.

Tout bonnement par la porte.

CHAMPAGNE.

Ne plaiſante pas.

L'OLIVE.

J'ai ſuivi tes ordres de point en point. J'ai re-

connu l'Hôtel tout de ſuite. Je ſuis entré. Que me demandez vous, me dit le Portier? Je réponds en lui faiſant un clin-d'œil, le Comte de Sonnancour. Entrez, entrez au rez-de-chauſſée. Au lieu de m'arrêter là, je monte au premier, comme tu me l'avais recommandé, je t'y trouve, comme tu me l'avais promis; & nous allons agir ſans doute comme nous en ſommes convenus.

CHAMPAGNE.

Ils ſont là-bas à dîner. Ils en ſont au deſſert. Monſieur Antoine fait bien les choſes.

L'OLIVE.

Je ſuis fâché de n'avoir pas été de la fête; j'y aurais fait honneur.

CHAMPAGNE.

Gourmand!

L'OLIVE.

Sais-tu que je n'ai rien pris depuis ce matin. Eſt-ce que tu n'aimes pas un bon dîner auſſi?

CHAMPAGNE.

Non, Monſieur, lorſque j'ai des grands projets en tête.

L'OLIVE.

L'un n'empêche pas l'autre. Eh! qu'as-tu déjà fait?

CHAMPAGNE.

Ce que j'ai fait? J'ai arraché quatre cens louis à nos fripons, & cela, ſans me donner la moindre peine.

L'OLIVE.

Ah, mon enfant! je me ſens pour toi un reſpect, une vénération; &, ſans la dignité de mon coſtume, je tomberais à tes genoux. Comment as-tu fait?

CHAMPAGNE.

Avant dîner or s'eſt mis à faire un paſſe-dix, mon Maître était banquier. Il était convenu, comme je te l'ai dit, qu'on commencerait par le laiſſer gagner. On ouvre le trictrac; moi, placé ſur le ſeuil d'une porte entre-ouverte, j'examine mes gens. Je vois gliſſer dans le cornet de beaux dez à la paſſe; à chaque coup, 15, 18, 12: mon Maître raffle à chaque fois des rouleaux que l'on perd avec une aiſance, dont il eſt la dupe. Quand on le voit échauffé par le gain, on veut faire tourner la chance. Je vois le changement de dez, j'accours avec empreſſement, un papier à la main. Monſieur, Monſieur, lui dis je, votre Banquier vous prie de ſigner ſur le champ cet acquit, pour que je touche les quarante mille livres que vous attendez. Il veut continuer la partie. Certains de le raccrocher le ſoir, mes coquins ſont les premiers à l'engager à terminer cette affaire. Il me ſuit à ſa chambre, me remet ſon gain; je ſors, je le convertis en argent blanc, & reviens, un quart-d'heure après, à l'Hôtel, ſuivi de quatre hommes qui gémiſſaient ſous le poids de quatre énormes ſacs extérieurement remplis d'écus; mais dont le centre n'était plein que de vieilles férailles.

L'OLIVE.

Allons, c'en eſt fait, je te reconnais pour mon maître; mais cet argent eſt-il en ſûreté?

CHAMPAGNE.

Je viens de verſer nos eſpèces dans une grande caſſette bien ferrée & bien ſolide.

L'OLIVE.

Que tu as trouvée dans la maiſon ?

CHAMPAGNE.

Oui.

L'OLIVE.

Tu as fait un beau coup. Ils en auront une double clef, & les voilà maître de ton tréſor.

CHAMPAGNE.

Monſieur Lolive, penſez-vous que je vous aye attendu pour faire une pareille réflexion. Croyez-vous avoir à faire à un novice ?

L'OLIVE.

Non, mais c'eſt qu'on oublie quelquefois.

CHAMPAGNE.

Je n'oublie rien, & je ſonge à tout. J'ai d'abord déviſſé la ſerrure de notre appartement, pour en mettre une nouvelle à l'épreuve des crochets. J'ai cadenacé & recadenacé ma chère caſſette ; & je n'attends que la nuit pour la faire changer de gîte.

L'OLIVE.

Tu devrais t'en tenir là.

CHAMPAGNE.

Oh! que non. On a parlé d'un écrin de ſoixante

mille livres.... Il faut donner à ces Meſſieurs une leçon dont ils puiſſent ſe ſouvenir.

L'OLIVE.

Si tu veux que je t'aide, dépêche-toi. J'ai un maître qui me paye trop bien de mes ſervices, pour que je ne cherche pas à me rendre digne de ſa confiance par mon exactitude. J'ai des emplettes à faire, une commiſſion délicate à remplir, & je n'ai que deux jours à reſter à Paris.

CHAMPAGNE.

Quelle commiſſion? Servite pour ſervice je te ſeconderai.

L'OLIVE.

Monſieur Dormond, mon Maître, eut jadis une fille qui lui fut ravie à l'âge de quatre ans... Mais cela eſt étranger à notre affaire, & ce n'eſt pas le lieu d'en jaſer.

CHAMPAGNE.

Non, dis toujours: cet enfant m'intéreſſe.

L'OLIVE.

Un malheureux qui vient de finir ſa carrière à Lyon, là... tu m'entends.

CHAMPAGNE.

Oui, publiquement.

L'OLIVE.

C'eſt cela.

CHAMPAGNE.

Eh bien!

L'OLIVE.

Ce malheureux, avant de prendre congé du monde, a fait appeller mon Maître, & lui a déclaré que ſa fille était entre les mains d'un nommé Antoine. On m'a fait partir tout de ſuite.

CHAMPAGNE, *très-vîte.*

Antoine! ah! mon ami, c'eſt cela. Quel enchaînement de circonſtances!... Le Comte de Sonnancour & Antoine ne ſont qu'un ſeul & même perſonnage.

L'OLIVE.

Je cours aux Magiſtrats.

CHAMPAGNE.

Garde t-en bien. Ne laiſſons pas à la Juſtice le plaiſir de les dépouiller. Réſervons-nous-le, mon ami; ſavourons-en la douceur ſans crainte & ſans ſcrupule.

L'OLIVE.

Et la jeune perſonne?

CHAMPAGNE.

Eſt ici, belle comme le jour.

L'OLIVE, *au comble de la joie, embraſſant Champagne.*

Oh! mon ami!

CHAMPAGNE.

Ah! quel dommage!.... que le père ne ſoit

pas du voyage. La belle reconnaiſſance à filer ! Quel tableau pathétique & touchant ; mais, quel bonheur pour nous ! Nous pourrons agir en toute sûreté. Nous avons barre ſur tous les frippons ; car enfin, nous ſommes d'honnêtes gens, nous, qui rétabliſſons l'ordre, qui corrigeons des eſcrocs, & qui faiſons tout-à-la-fois le bien public & le bien particulier.

L'OLIVE.

Il me ſemble que j'entends du bruit.

CHAMPAGNE.

Ce ſont nos gens qui ſortent de table. Commence ton rôle ; tu le ſais.

L'OLIVE.

Sans répétition.

CHAMPAGNE.

Grande colère contre moi.

L'OLIVE.

Voilà tout juſte un bâton.

CHAMPAGNE.

Fais ſemblant de m'en frapper.

SCENE V.

ANTOINE, L'OLIVE, CHAMPAGNE.

L'OLIVE, *battant Champagne.*

COMMENT, misérable! pendart, gredin, scélérat.

CHAMPAGNE, *à l'Olive.*

Mais prends donc garde; je te dis de faire semblant.

ANTOINE.

Arrêtez, arrêtez.

L'OLIVE, *donnant encore un coup de bâton à Champagne.*

Laissez-moi assommer ce faquin.

CHAMPAGNE, *le premier mot à part.*

Oh, le traître! — Monsieur, c'est indigne de traiter aussi barbarement un serviteur tel que moi.

L'OLIVE.

Ne me retenez pas, Monsieur.

ANTOINE.

Monsieur, songez que vous êtes chez moi.

CHAMPAGNE.

Oui, chez Monsieur le Comte de Sonnancour.

L'OLIVE.

Oh, Monsieur le Comte! pardon, je me mo-

dérerai ; mais, que je ne voye plus ce pendart. (*Il donne encore un coup de bâton à Champagne.*)

CHAMPAGNE.

Encore un coup de bâton? Jolie manière de ſe modérer?

L'OLIVE.

Voilà qui eſt fini. Je me poſſède.

ANTOINE.

De quel crime s'eſt il donc rendu coupable?

L'OLIVE, *à Champagne.*

De quel crime?.... (*A Antoine.*) Ah! ſi vous ſaviez?... Qu'il le diſe lui-même. Parle, maraud? Dis-le. (*Bas.*) Je n'en ſais rien..... (*A Champagne.*) Allons, allons, parle, coquin!

CHAMPAGNE.

Vous ne m'avez pas donné le tems de m'expliquer. Je paſſais mon chemin tranquillement dans la rue, Monſieur m'apperçoit, commence la converſation par une paire de ſoufflets ; comme il ne m'était pas permis de répondre ſur le même ton, je me ſauve ici ; Monſieur m'y pourſuit, trouve un bâton ſous ſa main, m'en aſſomme ſans m'écouter ; &, ſi vous n'euſſiez paru, Monſieur le Comte, j'aurais fini par être la victime des emportemens de Monſieur le Marquis.

L'OLIVE, *le frappant.*

Je ſuis un emporté.

CHAMPAGNE.

Secourez-moi, Monſieur. (*A part.*) C'eſt que le drôle y va bon jeu, bon argent.

ANTOINE.

Il faut, Monſieur, que ce garçon vous ait fait quelque tour bien ſanglant.

L'OLIVE.

Pendable, Monſieur, pendable.

ANTOINE.

Il a l'air d'un frippon.

L'OLIVE.

Ce n'eſt rien que l'air, ſi vous le connaiſſiez comme moi.

CHAMPAGNE, *d'un ton pleureur.*

Il ne vous en coûte rien de ternir la réputation d'un galant homme..... Monſieur le Comte croirait que je ſuis un voleur, comme tant d'autres.

L'OLIVE.

Pour voleur, non; mais c'eſt un libertin... Je ſuis père, Monſieur le Comte, je ſuis père.

ANTOINE.

Je le ſuis auſſi, Monſieur le Marquis, j'entre dans vos douleurs.

L'OLIVE.

J'ai un fils que j'idolâtre, quoique je le bruſque quelquefois; je ne lui refuſe rien. Il y a huit jours que je lui ai remis deux cent mille livres du bien de ſa mère. A peine a-t-il eu cette ſomme, dont il devait, diſait il, faire un bon emploi, que ce maraud l'a engagé à partir ſans me

dire adieu, pour venir manger ici ſon argent dans la débauche & le libertinage.

CHAMPAGNE.

Voilà ce que c'eſt que la prévention, ſi au lieu de me maltraiter vous euſſiez voulu m'écouter; je vous aurais dit que Monſieur votre fils ne hante que des perſonnes de la première volée, & qu'il eſt actuellement chez Monſieur le Comte de Sonnancourt.

L'OLIVE.

Qu'entends-je, mon fils ſerait chez vous.

ANTOINE.

Quoi, vous ſeriez le père du jeune Marquis de Coulbières!

L'OLIVE.

Hélas! oui, Monſieur, je le ſuis. Il me fera mourir de chagrin; il ne m'aime pas comme je l'aime. Il ne veut pas me donner la ſatisfaction de me voir renaître dans de petits enfants. Que lui demandé-je, ſuis-je un tiran? Qu'il choiſiſſe une perſonne de ſon rang, & je ſouſcris à toutes les conditions que l'on m'impoſera.

CHAMPAGNE.

Eh bien, Monſieur, ce parti eſt tout trouvé, & c'eſt à moi que vous en avez l'obligation.

L'OLIVE.

A toi?

CHAMPAGNE.

Oui, Monſieur, à moi-même; votre fils eſt

actuellement chez Monſieur le Comte de Sonnancour.

L'OLIVE.

Chez vous ?

ANTOINE.

Oui, Monſieur, & j'ai conçu pour lui l'eſtime la plus tendre.

CHAMPAGNE.

Monſieur l'aime comme ſon fils; il s'eſt ſenti porté d'inclination pour lui dès le premier moment. Il veut lui donner en mariage ſa fille, qui eſt auſſi ſage que belle. La maiſon de Sonnancour ne le cède en rien à la votre, ni pour la nobleſſe, ni pour la fortune, ni pour la loyauté. C'eſt moi qui par hazard ai arrangé tout cela en faiſant faire à Lyon à Monſieur votre fils la connoiſſance de Monſieur le Chevalier des Roſeaux, le neveu de Monſieur le Comte. Voilà mes crimes; puniſſez-moi ſi vous vous en ſentez le courage; accablez un ſerviteur fidèle, & ajoutez les mauvais traitements à l'ingratitude dont vous avez juſqu'ici payé tous mes ſervices.

L'OLIVE.

Allons, mon pauvre Champagne, je reconnais mes torts.

CHAMPAGNE.

Oui; mais les coups de bâton me reſtent en atrendant.

ANTOINE.

Mon ami, dans votre état on ne doit pas

prendre garde à ces miſères; nous tâcherons de vous faire oublier ce petit déſagrément.

CHAMPAGNE.

Je ne ſuis pas rancuneux. Je pardonne quand on ſe repent, & pourvu que le profit me dédommage, je ne ſerai pas le dernier à rire de l'avanture; mais, Monſieur le Marquis, je cours avertir Monſieur votre fils; s'il vous voyait ſans être prévenu, je craindrais que ſon émotion, ſa ſenſibilité ne portaſſent une atteinte dangereuſe à ſa ſanté. Le voici, Monſieur, modérez-vous, je vous en prie.

SCENE VI.

ANTOINE, L'OLIVE, CHAMPAGNE, D'ORIVAL.

L'OLIVE.

AH! vous voilà donc, libertin.

DORIVAL, *à part.*

Que veut dire cela. C'eſt l'Olive.

CHAMPAGNE.

Tombez aux genoux de Monſieur votre père.

DORIVAL, *étonné.*

Mon père.

CHAMPAGNE, *à l'Olive.*

Parlez-lui avec douceur; vous connaissez sa timidité.

L'OLIVE.

Est-ce-là la conduite que vous deviez tenir?

CHAMPAGNE, *à l'Olive.*

Le pauvre garçon, il est tout interdit. (*A Dorival.*) Rassurez-vous, mon cher maître. *A L'Olive.*) Laissez agir la nature, que les entrailles paternelles s'émeuvent. (*A Dorival.*) Il s'attendrit, il nous tend les bras. (*Poussant Dorival dans les bras de l'Olive.*) Allons, Monsieur, allons, précipitez-vous sur son sein.

ANTOINE, *s'éloignant.*

Quelle heureuse rencontre!

DORIVAL, *bas à l'Olive.*

Mais, maraud, explique-toi.

L'OLIVE.

Taisez-vous. (*Le serrant dans ses bras.*) Mon cher enfant.

CHAMPAGNE.

Comme c'est touchant! Comme c'est pathétique une reconnaissance; il faudrait être de bronze pour retenir ses larmes en voyant une Scène aussi intéressante.

L'OLIVE, *essuyant ses yeux, & se tournant vers Antoine.*

Que nous sommes faibles, mon cher Comte; ils font de nous tout ce qu'ils veulent.

ANTOINE.

On ne réſiſte point à ces choſes-là, qui le ſait mieux que moi.

SCENE VII.

ANTOINE, EULALIE, L'OLIVE, DORIVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

VOILA votre bru, celle dont je vous ai parlé.

L'OLIVE, *naturellement.*

Que vois-je ? C'eſt Mademoiſelle ! ... Quelle reſſemblance.

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt elle, Monſieur.

L'OLIVE, *de même.*

J'ai peine à retenir mes larmes.

CHAMPAGNE.

Il eſt la ſenſibilité même.

L'OLIVE, *de même.*

Mais, c'eſt qu'on dirait que c'eſt elle.

CHAMPAGNE, *le premier mot à part.*

Il s'oublie.... Monſieur, avouez qu'elle eſt intéreſſante.

LOLIVE.

L'OLIVE.

Mais, Champagne, c'eſt tout ſon portrait. Ah, que j'aurai de plaiſir à vous conduire à Lyon.

CHAMPAGNE, *lui coupant la parole.*

Oui, quand elle ſera l'épouſe de ce fils ſi cher, comme votre fille va l'aimer; on les diriat jumelles.

L'OLIVE, *reprenant le ton de père.*

C'eſt ce qui m'a frappé, ma chere petite.

EULALIE.

Monſieur....

L'OLIVE, *naturellement.*

Je ne croyais pas réuſſir ſitôt à trouver une perſonne.....

CHAMPAGNE, *l'interrompant.*

Comme Mademoiſelle. (*A part.*) Oh, le bavard?

L'OLIVE.

Mon cher Comte, je ne veux pas abſolument différer leur bonheur. Vous la deſtiniez à mon fils, & je vois que le Ciel veut qu'il ſoyent l'un à l'autre.

ANTOINE.

C'eſt tout mon deſir.

L'OLIVE.

Nous ſommes d'honnêtes gens.

CHAMPAGNE.

Autant l'un que l'autre.

ANTOINE.

Je ne doute pas de votre probité.

CHAMPAGNE.

Ni Monsieur de la vôtre, certainement.

L'OLIVE.

Nous avons le cœur sur la main; je ne vous dirai pas sottement, que donnez-vous à votre fille? Je vous payerais pour l'avoir. Je suis riche; avez-vous besoin de fonds; tout ce que je possède est à votre service.

CHAMPAGNE.

C'est un homme rare, donner comme cela ne lui coûte rien.

L'OLIVE.

La réussite de cette affaire me rajeunit de trente ans; je veux terminer tout de suite. Champagne, fais venir un Bijoutier, que je commence par les présents de nôces.

CHAMPAGNE.

J'y vole.... Monsieur le Comte, où trouverai-je un Bijoutier?

ANTOINE.

Mes gens pourront vous enseigner le mien?

CHAMPAGNE, *à part.*

Nous les tenons.

ANTOINE.

Le hazard m'a ſervi au-delà de mes ſouhaits, en vous conduiſant chez moi ; & j'eſpère que je vous prouverai bientôt à quel homme vous avez à faire.

DORIVAL, *bas à Champagne.*

C'eſt trop l'abuſer.

CHAMPAGNE, *bas à Dorival.*

Taiſez-vous ?

L'OLIVE.

La pauvre petite, elle ne dit rien.

EULALIE.

Monſieur, ſi j'oſais.....

ANTOINE, *l'interrompant.*

Elle eſt ſi timide.

L'OLIVE.

Ce n'eſt pas moi qui doit l'intimider. Hâtons-nous de tout diſpoſer pour le bonheur de ces chers enfans. Dreſſons les articles ; mais le verre à la main. Cela excite à la franchiſe. La colère m'avait donné une ſoif.... La joie a achevé de me ſécher le goſier, & j'ai beſoin de me remettre.

CHAMPAGNE, *à part.*

Le coquin ne s'oublie pas. (*Haut.*) Vous êtes bien tombé ici ; Monſieur le Comte a une cave ſupérieurement meublée.

L'OLIVE.

Pardon, ſi j'en agis ſi librement. Je ſuis un

franc Provincial, un vivant de la vieille roche. Mes manieres vous bleſſent peut-être, vous, grand Seigneur; vous, Pariſien?

ANTOINE.

Vous êtes de ces hommes comme je les aime.

L'OLIVE, *tendant la main à Antoine.*

Nous ſommes tous les deux de la même trempe; & c'eſt à l'uſer que vous me connaîtrez. Allons, allons à la ſalle à manger, c'eſt-là que je ſerai dans mon centre. Venez, la belle enfant, c'eſt à votre ſanté que je veux boire la première raſade.

EULALIE, *embarraſſée.*

Monſieur.....

ANTOINE.

Allons, Mademoiſelle. (*Ils s'en vont.*)

DORIVAL, *à part.*

Pourquoi l'emmene-t-il?

L'OLIVE, *ſe retournant.*

Suivez-nous, mon fils, j'approuve votre amour, & je vous permets de le laiſſer paraître dans toute ſa vivacité.

SCENE VIII.

CHAMPAGNE, *ſeul.*

COMPTONS un peu avec moi-même; que me reſte t-il à entreprendre? Maître Antoine eſt complétement notre dupe, à quoi cela peut-il aboutir? Laiſſerai je faire ici le mariage des jeunes gens? Non, ils s'aiment, je le vois; tant mieux, Monſieur Dormont eſt l'ami de mon Maître, il ſera bien aiſe de l'unir à ſa fille; il eſt plus décent qu'il la tienne des mains de ſon vrai père. Ce mariage le rangera. Il eſt né pour être honnête. Il me convertit. Je veux faire une fin à mon tour. Je ſuis las de l'intrigue. Partons avec nos quatre cens louis; mais, ces quatre cens louis ſont à mon Maître; ils lui appartiennent en toute légitimité. Qu'aurai-je gagné à tout cela? Rien? Oh! c'eſt trop peu, en vérité. Et je ſouffrirais que ce maraud de Henri jouît en paix de mes dépouilles? Mon cœur s'indigne à cette penſée; non, non, fripponneau, mon ami, je ne partirai qu'après avoir pris ma revanche. Tu me parlais, ſcélérat, d'une reſtitution que tu ne voulais pas me faire, & je veux t'en arracher une à la laquelle tu ne penſes pas, te mettre au point où tu m'as laiſſé, & t'apprendre, à tes dépens, que, tôt ou tard, les trompeurs ſont trompés.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EULALIE, HONESTA.

EULALIE, *parlant avec chaleur.*

NON, non, tout ce que vous pourriez me dire eſt inutile, je veux partir abſolument.

HONESTA.

Mais ſans reſſources.....

EULALIE.

On ne craint pas la misère, lorſque l'on a du courage. Si je reſtais, je me rendrais peut-être coupable. J'abuſerais ce jeune homme & ſon père.

HONESTA.

Avouez que le fils vous intéreſſe?

EULALIE.

Je ne vous le cacherai pas; mais, quand l'impreſſion qu'il peut avoir faite ſur moi ſerait plus forte, elle ne m'engagerait pas à me rendre complice de l'infâme trahiſon qu'on lui prépare.

HONESTA.

Antoine a demandé un Notaire pour dreſſer les articles, & c'eſt la Brie qui ſe charge de ce perſonnage.

EULALIE.

Quelle infamie! On m'a éloignée; mais j'ai tout vu. Avez-vous trouvé le moment de dire au Marquis qu'il ſe rende un inſtant dans ce ſalon?

HONESTA.

Il ſollicitait la même grace; il a, dit-il, quelque choſe de fort important à vous apprendre.

EULALIE.

Aurait-il des ſoupçons! J'irai au-devant, & je lui prouverai, par ma franchiſe, que je n'eus jamais deſſein d'être de moitié dans les piéges que l'on tend à ſa bonne foi.

HONESTA.

Il va venir dans la minute.

EULALIE.

Je vais l'inſtruire & mériter ſa pitié & ſa protection. Chaque inſtant que je paſſe dans cette maiſon, depuis la connaiſſance de mon ſort, eſt un ſupplice affreux. Ah, Dieux! ſi la juſtice inſtruite de tant de viles manœuvres, venait fondre en ces lieux? Songez au ſort qui nous attendrait peut-être l'une & l'autre! Lirait-on dans nos cœurs? On nous punirait d'avoir gardé un ſilence coupable.

HONESTA, *avec embarras.*

Vous m'ouvrez les yeux, vous me faites frémir.

EULALIE.

Partez sur le champ. On ne s'appercevra pas de votre absence. Allez m'attendre chez votre amie : sortez de la maison, tandis qu'ils sont encore sans soupçons sur votre compte. Quant à moi, je ne puis encore m'échapper. Antoine m'a défendu de sortir sans lui. Il a donné au Portier des ordres en conséquence ; mais, dès que la nuit sera close, j'engagerai le Marquis à trouver un prétexte pour me conduire où vous serez. Il ne me refusera pas cette dernière grace. J'entends monter quelqu'un : c'est lui sans doute. Laissez-nous.

HONESTA.

Je vais vous attendre. Je compterai, avec impatience, les heures qui vont s'écouler, jusqu'au moment qui va nous réunir pour toujours.

SCENE II.

EULALIE, DORIVAL.

DORIVAL, *avec embarras.*

MADEMOISELLE.

EULALIE.

Monsieur.

DORIVAL, *à part.*

Je n'oſe lui parler.

EULALIE.

Comment lui dire ?

DORIVAL, *embarraſſé.*

Mademoiſelle, on veut nous unir.

EULALIE.

Hélas !

DORIVAL.

Mon bonheur vous afflige ?

EULALIE.

Votre bonheur, Monſieur ?

EULALIE.

Oui, il ſerait de m'unir à jamais à vous.... Mais je craindrais qu'un jour les remords ne vinſſent à empoiſonner notre félicité commune.

EULALIE.

Je ne vous cache pas que, juſqu'à préſent, vous êtes le ſeul de tous ceux que l'on m'a offerts pour époux, à qui je me ſois intéreſſé. Mais peut-on tromper la perſonne que l'on aime ?

DORIVAL, *le premier mot à part.*

Saurait-elle ? — Il eſt des cas où la diſſimulation pèſe à un cœur honnête ; & tout lui dit que l'on ne doit pas acheter le bonheur par une baſſeſſe.

EULALIE, *le premier mot à part.*

Il eſt inſtruit. — Souvent on eſt coupable malgré

ſoi. Victime des circonſtances, on ne fait pas toujours ce qu'on voudrait faire.

DORIVAL.

Il eſt trop vrai.... Une mauvaiſe honte empêche de revenir ſur ſes pas. Ne vaudrait-il pas mieux avouer tout à l'objet que l'on aime? L'amour conduit à l'indulgence; & un remords vivement ſenti, nous fait ſouvent trouver grace devant ceux que l'on a involontairement offenſés.

EULALIE.

C'eſt la faute de ceux qui nous ont pervertis..... Heureux, quand la raiſon nous permet de revenir au ſein de la vertu!

DORIVAL.

Votre voix pénètre juſqu'à mon cœur.

EULALIE.

Vous êtes généreux, Monſieur.

DORIVAL.

Vous m'enhardiſſez.

EULALIE.

Je n'oſe plus lever les yeux ſur vous.

DORIVAL.

Il n'eſt plus tems de feindre.

EULALIE.

C'eſt trop long-tems réſiſter. Cet aveu va vous affliger, je le ſens.

DORIVAL.

Je tombe à vos genoux.

EULALIE.

Relevez-vous, Monſieur ? Eſt-ce là votre place ?

DORIVAL.

Non, je ne me releverai pas que vous ne m'ayez promis de ne plus ſonger à une aventure auſſi déſagréable.

EULALIE.

Je ferai mes efforts pour l'oublier.

DORIVAL.

C'eſt Champagne qui a tout fait.

EULALIE.

Champagne ! Vous vous méprenez, c'eſt Antoine qu'il ſe nomme.

DORIVAL.

Antoine ! Je ne l'ai jamais connu ſous ce nom.

EULALIE.

Il en change ſi ſouvent ; mais je ne ſouffrirai plus qu'il oſe ſe nommer mon père.

DORIVAL.

Lui, que ſignifie ?....

EULALIE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſais ce fatal ſecret.

DORIVAL.

Lui ſeul m'a conſeillé toutes les démarches que j'ai hazardées.

EULALIE.

Comment, il vous a conseillé?.... Vous me parlez du Comte de Sonnancour.

DORIVAL.

Il faut qu'il soit instruit de tout.

EULALIE.

Ne revoyez jamais ce malheureux. C'est lui qui m'a ravie à mes parens.

DORIVAL.

Ravie à vos parens? Qui?

EULALIE.

Oui, cet Antoine, qui se fait appeller le Comte de Sonnancour, est mon tyran. C'est un misérable, né dans la dernière classe du peuple, & dont l'unique ressource est de faire des dupes. Il a tout fait pour me perdre; mais je ne paraîtrai pas plus long-tems complice de ses indignes manœuvres. Monsieur, arrachez-moi d'une maison qui m'est devenue insupportable depuis que j'ai le bonheur de savoir que je ne suis pas la fille d'Antoine. Je ne demande pas que vous m'aimiez; mais j'attends de votre générosité, que vous ayez pour moi la compassion que l'on doit aux infortunés.

DORIVAL.

Je suis confondu.

EULALIE.

Ah! je savais bien que la connoissance de mon sort allait changer vos dispositions; vous êtes

mon ſeul appui. Ne m'abandonnez pas. Si vous êtes inflexible, je cours aux pieds de votre père. Il porte un cœur ſenſible. Il a paru me voir avec quelqu'intérêt. Sa pitié ſera moins ſtérile que la vôtre. Il ne fermera pas ſon cœur aux larmes d'une triſte victime de la plus noire des trahiſons.

DORIVAL, *avec une chaleur qui augmente par degrés.*

Arrêtez, Mademoiſelle, apprenez que mes torts ſont mille fois plus grands que les vôtres ; apprenez que je ne ſuis rien moins que ce que je parais à vos yeux ; jeune, ſans expérience, livré trop vîte à mes paſſions, j'ai ſuivi des amis perfides, j'ai écouté des conſeils dangereux, je cherchais à vous tromper vous-même. Peu accoutumé à la fauſſeté, ce rôle peſait à mon cœur : un ſeul de vos regards a achevé de me rendre à la raiſon. Je venais vous tout avouer, implorer mon pardon, me punir en renonçant à vous pour jamais ; jugez de ma ſurpriſe en apprenant votre ſecret ; vous attribuyez à l'indifférence ſur votre ſort ce qui n'était que l'effet de ma confuſion. Depuis votre aveu, vous m'êtes devenue mille fois plus chère ; j'y ai vu toute la candeur de votre ame. L'eſpoir rentre dans la mienne. J'appartiens à des parens honnêtes ; j'ai encore quelque fortune à eſpérer. Le Ciel m'a donné des talens, le travail y ajoutera. Mon aſſiduité, mes ſoins, ma conſtance, me mettront peut-être à portée de faire le bonheur de celle à qui j'aurai dû le repos & l'honneur, le premier & le plus précieux de tous les biens.

EULALIE.

De quel poids je me ſens ſoulagée.

DORIVAL.

Mon erreur fut celle d'un moment, me la pardonnez-vous?

EULALIE.

L'aveu que vous venez de me faire eſt votre excuſe. J'ai, moi-même, trop beſoin de l'indulgence des autres, pour ne pas pardonner une faute à laquelle je devrai la fin de mes malheurs. Mais comment Monſieur votre pere, dont l'âge doit avoir mûri la raiſon, peut-il ſe prêter à un pareil ſtratagême.

DORIVAL.

Cet homme, que vous croyez mon père, eſt le Valet d'un Négociant qui m'aime beaucoup. Ce miſérable ne feſait ce perſonnage, à mon inſçu, que pour mieux abuſer ce prétendu Comte de Sonnancour.

EULALIE.

Quelle aventure!... Voilà donc Monſieur Antoine dupe, malgré toutes ſes fineſſes.

DORIVAL.

Il n'a pas le moindre ſoupçon de la ruſe.

EULALIE.

Il faut la faire ceſſer; j'ai deſiré cet entretien avec vous, pour vous déſabuſer; mais mon parti était pris d'avance de ſortir dès aujourd'hui d'une maiſon où je ne puis plus reſter ſans crime; &

j'attendais de votre bienveillance que vous m'aideriez à tromper la vigilanee inquiète de mes cruels ſurveillans.

DORIVAL.

Vous êtes libre, dès ce moment même, de quitter des lieux qui vous déplaiſent; & je m'applaudis de pouvoir vous en fournir les moyens.

SCENE III.

EULALIE, DORIVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *vivement.*

AH! Monſieur, nous ſommes perdus: tout eſt découvert.

DORIVAL, *avec éclat.*

Peu m'importe. Je lui ai tout avoué. Elle m'a pardonné. Nous allons partir ſur le champ.

CHAMPAGNE.

Partir! & avec quoi?

DORIVAL.

N'ai-je pas de l'argent?

CHAMPAGNE, *conſterné.*

Vous en aviez tantôt; mais vous n'en avez plus.

DORIVAL.

Miſérable, qu'en as-tu fait?

CHAMPAGNE.

Je l'avais mis dans une caſſette la mieux fermante, la mieux ferrée.

DORIVAL.

Eh bien.

CHAMPAGNE.

Eh bien, Monſieur! inutile précaution! Ce coquin de Henri a pénétré dans notre appartement, par une fauſſe porte maſquée par une glace. Il ne m'a pas vu, lui; mais je l'ai vu, moi, comme je vous vois, notre valiſe ſur l'épaule, je l'ai bien reconnue: le cœur m'en ſaigne encore. Il ne s'eſt pas amuſé à briſer les cadenats. Il a coupé le nœud gordien, en la changeant de gîte. J'aurais bien crié; mais j'ai craint qu'ils ne fuſſent pluſieurs, & qu'ils ne me fiſſent un méchant parti. Ils ont ſans doute ſurpris notre ſecret. Cet animal de l'Olive aura jaſé tout de travers. Il eſt lui-même dupe des frippons. Pour jouer ſon rôle avec un air de grandeur, il veut régaler ſa future belle-fille d'une ſuperbe paire de girandoles & d'autres bijoux. Un coquin déguiſé en Bijoutier, apporte pour ſoixante mille francs de diamants; on les lui livre; il donne en à compte un billet de dix mille livres que lui avait confié ſon Maître: il me gliſſe l'écrin, je cours pour l'échanger contre des eſpèces. Eh bien! Monſieur, les girandoles, les bagues, le collier, tout eſt faux. J'accours indigné, rempli de preſſentimens funeſtes; &, en arrivant au logis, je ſuis témoin du rapt de la chère caſſette; & ce dernier coup, qui nous laiſſe a ſec, a été ſi dur, ſi poignant pour ma ſenſibilité, qu'il m'a ôté l'uſage de la

la voix, & que dans le premier moment je n'ai plus ſu que penſer, que faire, ni que dire.

EULALIE.

Voilà de leurs moindres tours.

DORIVAL, *très-haut.*

Je prétends éclater; plus de ménagemens.

CHAMPAGNE.

De la prudence au contraire, ces drôles ſont madrés; ils en ſavent aſſez long pour nous perdre: gagnons-les de viteſſe. Je les ai entendus chuchoter, ils manigancent quelque nouvelle fourberie; ils ignorent que je ſuis inſtruit: je me ſuis contenu, faites-en de même quelques inſtans encore. J'ai fait le mal, je veux le réparer.

DORIVAL.

Comment?

CHAMPAGNE.

Mon projet ſerait trop long à vous détailler, & les momens ſont précieux, n'ayez pas l'air de vous douter de rien; je ſors & reviens dans la minute. En attendant, Mademoiſelle, pour bannir vos inquiétudes ſur ce qui peut arriver au noble Comte de Sonnancour, ſachez que vous n'êtes pas ſa fille.

DORIVAL.

Elle le ſait.

CHAMPAGNE.

Elle le ſait! Mais elle ne ſait pas peut-être

qu'elle eſt la fille de Monſieur Dormond, votre voiſin & votre ami. Vous ne ſavez pas que c'eſt cette enfant qui lui fut enlevée toute jeune. Je ſais tout cela, moi. Je vais tout mettre à profit. Attendez l'évènement en ſilence. Ah, frippons! doubles frippons! je vais vous apprendre ce que l'on gagne à ſe jouer à plus fin que ſoi.

SCENE IV.

EULALIE, DORIVAL.

DORIVAL.

QUE d'évènemens inattendus! Vous ſeriez la fille de mon meilleur ami, de mon protecteur, dont j'ai tant négligé les conſeils; mais dont la tendre amitié ſurvit à mes égaremens.

EULALIE.

Tout ce qui m'arrive eſt incompréhenſible, je crains d'être abuſée. Je reverrais ceux à qui je dois le jour, & je pourrais m'applaudir de le leur devoir.

DORIVAL.

Non, non, on ne vous trompe pas. Mes yeux auraient dû me le dire. L'étonnement de l'Olive, en vous voyant, était naturel, & n'était pas joué. Vos traits ſont ceux de votre mère.

EULALIE.

Elle vit!

DORIVAL.

Comme elle vous aimera! Vous me fûtes promiſe aux jours de votre enfance. Notre union devait reſſerrer les nœuds de deux familles qui s'aimèrent toujours. Je réparerai mes erreurs, & je mériterai peut-être un jour de porter le nom de votre époux.

EULALIE.

Eſt-ce l'inſtant de nous livrer à ces illuſions flatteuſes, lorſque les périls les plus grands vous environnent dans cette maiſon. Vous ne ſoupçonnez pas à quelles extrêmités tous ces malheureux ſont capables de ſe porter pour écarter un témoin dangereux.

DORIVAL.

Vous vous intéreſſez à mon ſort, je brave leurs tentatives.

EULALIE.

Partez tout de ſuite.

DORIVAL.

Et je vous laiſſerais en leur pouvoir?

EULALIE.

Je les entends; contraignez-vous, pour détourner leurs ſoupçons.

SCENE V.

EULALIE, DORIVAL, L'OLIVE, ANTOINE, DUBOIS, HENRI.

L'OLIVE, *un peu gris.*

MA foi, mon cher Comte, on eſt bien traité chez vous. Ah! voilà nos jeunes gens. Vous voyez votre papa en pointe de gaieté. Vous êtes au comble de la joie, & moi auſſi. L'Amour occupe vos inſtans, & Bacchus occupe les miens. Dieu me damne, la belle enfant, le vin de votre cher père eſt délicieux.

ANTOINE.

Je veux encore mieux vous traiter, ſelon vos mérites.

DORIVAL, *bas à l'Olive.*

Miſérable! qu'as-tu fait?

L'OLIVE.

Ah ça, Monſieur mon fils, je ſuis bon homme, je ne vous contrains pas ſur vos inclinations, laiſſez moi ſuivre les miennes en liberté.

DUBOIS, *à part à Henri.*

Tout eſt-il prêt?

HENRI, *à part à Dubois.*

Nous attendons, pour agir, le retour du Valet qui va rentrer, à ce qu'il a dit au Portier.

EULALIE, *à part à Dorival.*

Ils ſont inſtruits, je le vois.

DUBOIS, *à Dorival.*

Qu'avez-vous, mon cher ami, vous avez l'air ſérieux ? au moment du bonheur ? Allons, un Gentilhomme comme vous, franc, honnête, loyal, doit bannir toute inquiétude.

DORIVAL.

Monſieur le Chevalier, la belle Eulalie agrée mes ſervices; le reſte m'eſt indifférent.

DUBOIS.

Le papa veut conduire ſa belle-fille dans ſon Marquiſat ?

L'OLIVE.

Je ne m'en dédis pas, c'eſt un endroit délicieux.

DUBOIS.

Et d'un grand rapport ?

L'OLIVE.

Je ne ſais pas moi-même ce que cela vaut. Je laiſſe à mon Intendant l'embarras du détail.

DUBOIS.

Allez, ce Marquiſat vous aura valu plus que vous ne penſez.

ANTOINE, *à part à Dubois. Pendant leur à-parté, Eulalie & Dorival ſe parlent bas.*

Ce Valet tarde. S'il a des ſoupçons, & qu'il aille ébruiter la choſe.

DUBOIS.

Il ne ſait rien encore; & nous l'aurons mis en lieu de ſûreté, avant que l'envie de babiller ait pu le prendre.

L'OLIVE.

Que marmottez-vous donc, vous autres?

ANTOINE.

Je m'occupe d'un petit divertiſſement que je veux vous donner.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CHAMPAGNE.

HENRI.

AH! voilà Monſieur Champagne.

ANTOINE, *à Dubois.*

Donne le ſignal. (*Dubois ſort par le fond, & revient.*)

CHAMPAGNE.

Serviteur à Monſieur Henri.

HENRI.

Tu ſais mon nom à préſent.

CHAMPAGNE.

Il m'eſt revenu. (*Bas à Eulalie.*) Soyez ſans inquiétudes, cela va ſe dénouer. (*A Henri.*) Tu es un grand frippon ; mais je ne ſuis pas gauche non plus.

HENRI.

Nous le ſavons. Rira bien qui rira le dernier.

CHAMPAGNE.

C'eſt ce que je penſais. — Voilà tout juſte des gens qui vont débrouiller cette affaire.

SCENE VII.

L'OLIVE (*), CHAMPAGNE, EULALIE, DORIVAL, GERMAIN en Commiſſaire, ANTOINE, DUBOIS, HENRI, quatre ASSOCIES D'ANTOINE, en ſoldats du Guet.

ANTOINE.

MONSIEUR le Commiſſaire, je vous ai fait mander pour me venger de trois frippons qui ſe

(*) L'Olive voyant entrer les Gardes, a paſſé à la droite de Champagne, en donnant des ſignes de frayeur.

ſont introduits chez moi, pour m'excroquer & me tromper de la manière la plus indigne.

EULALIE, *à Antoine.*

Vous oſez!....

ANTOINE, *la prenant & la mettant entre lui & Dubois.*

Allons, paſſez près de moi, Mademoiſelle.

CHAMPAGNE.

Le détour n'eſt pas mal-adroit; maître Antoine, lève le maſque; il n'eſt plus tems de te cacher, le bal eſt fini.

ANTOINE, *bas à Eulalie.*

Vous avez parlé, tremblez! Monſieur le Commiſſaire, faites votre devoir.

EULALIE, *à part.*

Ils ſont perdus, ſi je dis un mot.

DORIVAL.

Scélérat, tu oſes nous accuſer?

CHAMPAGNE.

Laiſſez-le dire; Monſieur le Commiſſaire ſe connaît en frippons. Il doit ſavoir pour qui il vient ici.

GERMAIN.

Sans doute, je le ſais, & vous allez voir que je ne me méprendrai pas.

CHAMPAGNE.

Coquins ! vous allez recevoir le ſalaire de vos fripponneries.

GERMAIN.

Il eſt juſte que les méchans ſoient punis. Je ſais à quoi le devoir de ma place m'oblige, & pour le remplir dignement, commencez, Meſſieurs, par arrêter ce drôle. (*Il montre Champagne.*)

CHAMPAGNE.

Comment, m'arrêter ? C'eſt une mauvaiſe plaiſanterie que cela.

GERMAIN, *à ſes Gardes.*

Faites votre devoir. (*Deux des Gardes ſaiſiſſent Champagne.*) Emparez-vous auſſi de ſon Maître. (*Les deux autres font un pas pour arrêter Dorival.*)

DORIVAL.

Le premier qui s'avance....

GERMAIN.

Monſieur, Monſieur, la réſiſtance eſt inutile. La juſtice eſt pour tout le monde ; vous conterez vos raiſons, nous y aurons égard, ſi elles ſont valables ; en attendant, ayez la bonté de nous ſuivre.

CHAMPAGNE.

Meſſieurs, il y a du quiproquo !

GERMAIN, *en montrant l'Olive.*

N'oubliez pas non plus ce faquin traveſti en

honnête homme. (*Un des deux Gardes qui ont pris Champagne, met la main ſur le collet de l'Olive.*

L'OLIVE, *voulant quitter l'habit.*

Si c'eſt au coſtume que vous en voulez, vous nous n'avez qu'à le prendre.

CHAMPAGNE.

Quand le diable y ſerait, vous vous méprenez & c'eſt pour Antoine & ſa clique que vous devez vous être tranſportés céans.

ANTOINE.

Ce drôle eſt fou avec ſon Antoine.

CHAMPAGNE, *à part.*

Ce n'eſt pas là mon Commiſſaire. — Il s'eſt donc laiſſé graiſſer la patte.

ANTOINE.

Délivrez-moi, Monſieur le Commiſſaire, de ce trio de frippons. (*Bas à Germain.*) Tu les enfermeras dans le petit caveau.

GERMAIN.

Marchez ! marchez !

DORIVAL, *allant pour ſortir.*

Je ne crains rien, je vous ſuis.

CHAMPAGNE, *ſe faiſant traîner.*

C'eſt indigne, une juſtice comme cela.

SCENE VIII.

L'OLIVE, CHAMPAGNE, DORIVAL, le COMMISSAIRE, GERMAIN, ANTOINE, DUBOIS, HENRI, les ASSOCIÉS d'ANTOINE en Gardes, & la Garde du Commiſſaire entrant par le fond. (*Eulalie ſe retire au coin du Théâtre, du côté du Roi. Champagne, Dorival & l'Olive ſont près de la porte, quand le Commiſſaire paraît à la tête de huit Gardes, bayonnette au bout du fuſil. Ils ſe rangent en demi-cercle derrière les Acteurs. Les faux Gardes lâchent l'Olive & Champagne, & tous quatre ſe refugient au coin du Théâtre, du côté de la Reine. Au moment où le Commiſſaire dit:* Arrêtez tous ces malheureux, *ils veulent gagner la porte, & ſont arrêtés tous quatre par les Gardes qui ſont de leur côté. Les quatre autres Gardes s'avancent; l'un prend le faux Commiſſaire; un ſecond, Dubois; un troiſième, Henri; le quatrième ne ſaiſit Antoine qu'au moment de la ſortie; mais il ſe tient à un pas de lui.*)

ANTOINE.

QUE vois-je? Nous ſommes perdus.

LE COMMISSAIRE.

Qu'apperçois-je? Quel eſt ce Commiſſaire de

nouvelle fabrique? Maître Antoine, que veut dire cela? Arrêtez tous ces malheureux.

GERMAIN.

Monsieur, c'était une plaisanterie.

LE COMMISSAIRE.

Est-ce par plaisanterie que vous avez volé la valise de Monsieur, que vous avez vendu des diamants faux pour des diamants vrais, & que vous retenez chez vous une personne que vous avez enlevée à ses parens?

ANTOINE, *à part.*

D'où savent-ils?.....

CHAMPAGNE.

C'est pour la ravoir que nous avions pris des noms supposés. Mais de crainte de nous compromettre, nous venons de tout déclarer à la Justice.

LE COMMISSAIRE.

Maître Antoine, qu'avez-vous à répondre?

ANTOINE.

Qu'ils sont aussi fripons; mais plus adroits que nous.

LE COMMISSAIRE.

Ces Messieurs sont en règle. Il y a long-tems, maître Antoine, que l'œil vigilant de la Justice était ouvert sur vos démarches (*On retire en arrière Dubois, Henri & Germain.*)

Digitized by Google

CHAMPAGNE.

Quand le ſac eſt trop plein, il faut qu'il crêve.

LE COMMISSAIRE.

Taiſez-vous, vous m'avez l'air de ne guères mieux valoir.

CHAMPAGNE.

C'eſt la faute de ma phyſionomie.

LE COMMISSAIRE.

Comment, Meſſieurs, non contens d'avoir fait tant de gentilleſſes, vous oſez empiéter ſur les droits de la Juſtice? Elle vous en doit ſa reconnoiſſance, des mérites auſſi rares que le vôtres ne ſont pas faits pour courir les rues; que l'on conduiſe tous ces braves gens dans l'aſile qui leur convient, en attendant la récompenſe qui leur eſt ſi légitimement due. (*On les emmene.*)

CHAMPAGNE.

Adieu, Seigneur Henri, rira bien qui rira le dernier.

L'OLIVE. (*)

Monſieur le Comte, faut-il faire avancer votre voiture?

(*) Cette replique appartient *à M. Bordier*, qui, toujours heureux dans tout ce qu'il ajoute à ſes Rôles, n'a rien laiſſé à deſirer dans celui de l'Olive.

SCENE IX & dernière.

L'OLIVE, CHAMPAGNE, DORIVAL, LE COMMISSAIRE, EULALIE.

LE COMMISSAIRE, *à Dorival.*

MONSIEUR, tous vos effets vous seront remis fidélement, daignez vous rendre tout de suite chez moi avec Mademoiselle, dont je dois répondre jusqu'à ce que son état soit constaté.

DORIVAL.

Monsieur!

LE COMMISSAIRE.

Et gardez-vous sur-tout à l'avenir de suivre les conseils de cet honnête garçon, qui n'est pas malheureux d'avoir les formes pour lui.

EULALIE.

Je suis toute tremblante.

LE COMMISSAIRE.

Rassurez-vous, Mademoiselle, la justice qui punit les coupables sait aussi protéger les innocens.

L'OLIVE.

Si jamais je me mêle de faire le pere de qui que ce soit.... c'est que j'ai eu une peur.... cela m'a dégrisé tout de suite.

DORIVAL.

Hé bien, Champagne.

CHAMPAGNE.

Hé bien, Monſieur! je vois, que Monſieur le Commiſſaire a raiſon; que je ſuis un très-mauvais conſeiller, que j'ai failli vous perdre; heureuſement le mal eſt réparé, mais me voila revenu de mes erreurs, guéri pour jamais de l'envie de chercher des aventures, & ſurtout à Paris où rien n'eſt plus ordinaire que d'y trouver un fripon ſous les dehors d'un honnête homme.

FIN.

APPROBATION.

Lu & approuvé pour l'impreſſion & la repréſentation, à Paris, ce 17 Juin 1787.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer & de repréſenter, à Paris, ce 18 Juin 1787.

DECROSNE.